

Jus de citron

Webzine de l'Écriture, c'est l'Aventure



Quijote à Nantes

Numéro spécial - Janvier 2025



2025, pour moi, c'est l'Espagne

<i>L'autre fin de Don Quichotte</i>	4
<i>Don Quichotte et Sancho Pança</i>	7
<i>Viva España</i>	9
<i>El Gordo</i>	11
<i>Pas sortie de l'auberge</i>	15
<i>Don Quichotte - Souvenir</i>	18
<i>L'année ibérique</i>	19



Couverture et mise en page : Albert
Crédit photo : pixabay.com, pexels.com, auteurs

*« Rêver un impossible rêve
Porter le chagrin des départs
Brûler d'une possible fièvre
Partir où personne ne part. »*

*La Quête
Jacques Brel*



Édito

Comme chaque année, nous nous sommes retrouvés le vendredi 17 janvier dernier à dîner dans un sympathique restaurant nantais. Dix-sept commensaux se sont assis autour de la même table pour partager, outre la bonne chère, le commun plaisir de lire et d'écrire. Pour ce qui est de la lecture, la consigne est simple : chacun amène un livre, qu'importe le sujet, juste une belle lecture à faire circuler. Nous posons les bouquins sur la table et les redistribuons au gré des jeux

du hasard. Pour l'écriture, celles et ceux qui le souhaitent ont glissé un texte de leur cru dans le livre offert. Il n'est, comme dans tous les plaisirs, point d'appétit s'il n'est pimenté de quelques contraintes. D'abord, la taille : restreindre la contribution à un format A4 tout au plus. C'est pourquoi les textes sont plutôt courts. Ensuite, une phrase de début. Ainsi, tous les textes s'élancent avec le même incipit : «2025, pour moi, c'est l'Espagne». Enfin, trois mots à insérer dans un ordre quelconque : moulin, Sancho et Dulcinée. Le thème de Don Quijote, autre grand lecteur, a été choisi pour célébrer à notre façon les quatre cent vingt ans de la

publication du premier tome de l'œuvre de Cervantès. Et vous voici avec sept textes aux parfums d'huile d'olive, de tomates et de pimenton. Et à celles et ceux qui vous disent que chaque année les Ibères sont plus rudes, répondez-leur que vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. Et donnez-leur pour preuve tout le soleil des récits et des histoires ci-après.

Très bonne lecture



Albert



L'autre fin de Don Quichotte

par Isabelle



2025, pour moi, c'est l'Espagne ! J'y fis des vacances studieuses et instructives en ce début de janvier, pendant lesquelles j'eus l'occasion de visiter la dernière demeure de Miguel de Cervantès. Alors que j'étais seule dans la chambre qu'il occupait, j'aperçus une planche à proximité de son lit qui semblait mal jointe. Je soulevai la planche, et découvris en dessous un document soigneusement enroulé. Stupéfaite, je le déroulai et lus. Il s'agissait d'un authentique manuscrit de Miguel de Cervantès, pré-

sentant le brouillon d'une deuxième partie alternative à son célèbre roman, Don Quichotte. Qu'on juge de sa valeur, surtout aux yeux des innombrables universitaires qui ne manqueront pas d'érigoter sur chaque virgule et de produire moult thèses sur l'éclairage nouveau qu'il jette sur l'ensemble de son œuvre... Cependant, il eut été dommage de ne réserver cette trouvaille qu'aux seuls spécialistes. C'est pourquoi j'ai cru bon d'en reproduire ici le manuscrit :

«La tête enfouie dans la panse pansue de Sancho Panza, pleurait le noble hidalgo de la Mancha :

« Oh ! Dulcinée ! Mon dulce de leche ! Saurais-je un jour me rendre digne de ton amour ? »

Sancho perdit son sang-froid et fut secoué d'un fou rire silencieux, ce qui fit sautiller et rebondir sur



sa bedaine le visage de Don Quichotte :

« Mon bon Sancho ! Tu es bien aimable de partager ainsi les douleurs de ton maître : comme les tres-sautements de ta panse me font sentir la violence de tes sanglots ! »

Sancho fut soudainement pris de pitié et cessa de rire. Pour la première fois, il décela de la souffrance derrière le masque de ses délires :

« Maître, relevez-vous.

— Oui, tu as raison. Un chevalier peut mourir d'amour, mais il souffre dignement.

— Non, maître. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. »

Il ne savait comment lui dire que Dulcinée avait la grâce d'une dinde, qu'au lieu de se battre contre des géants, il avait mouliné de l'épée contre des moulins à vent, et que la poussière des ennemis qu'il avait cru pourfendre avait été soulevée par un troupeau de moutons. Comment lui dire qu'il n'était pas un personnage de roman ? Que le XVII^e siècle était celui de la civilisation et

non pas celui de la guerre ? Sancho se désolait intérieurement de la démence de son maître et de son impuissance à lui faire entendre raison.

C'est alors qu'il eut une idée :

« Maître, rentrons à la maison.

— Mais, et Dulcinée, qui la délivrera ?

— Vous.

— Et mes aventures ? Mes exploits ? L'honneur de mon nom ?

— Vous aurez tout cela. »

Les deux compagnons reprirent leur route vers la Manche. Arrivés au château du vieux Quichano, Sancho installa son maître à une table et lui mit dans les mains du papier, une plume et un encrier : « Tenez, Monsieur. Racontez par le menu votre amour, vos aventures, et la grandeur de votre famille. »

Le brave hidalgo, revenu de sa surprise première, inscrivit en grosses lettres reliées : « Aventures du noble et triste hidalgo de la Mancha », par Don Quichotte. Sancho lut par-



dessus son épaule et dit :
« Voilà qui sonne à merveille. Je ne doute pas que vos mémoires susciteront l'intérêt du public. »

Par le truchement de l'écriture, Don Quichotte put accomplir des exploits extraordinaires et vivre ses rêves d'amour, sans que la tranquillité de Sancho Panza en fût dérangée le moins du monde.

Ainsi se terminent les aventures de l'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche et de son brave écuyer, Sancho Panza.

Miguel de Cervantès

Voilà qui, je l'espère, aura satisfait à la curiosité du public. Et pour ceux qui s'interrogeraient encore sur la moralité de cette histoire : « Un bon écrivain vaut mieux qu'un piètre chevalier. »

Isabelle, ce vendredi 17 janvier 2025 à Saint-Sébastien-sur-Loire.



Don Quichotte et Sancho Pança

par Nicole



2025, pour moi, c'est l'Espagne.

Quand j'ai fait cette déclaration en levant mon verre de champagne, à minuit tapante le 31 décembre ou le premier janvier 2026, comme on veut, toutes et tous m'ont lancé des regards surpris.

« Vous avez déjà oublié ? », ai-je continué.

En quelques mots, j'ai rappelé l'histoire étrange du Don Quichotte de notre époque. Avec son coéquipier Sancho Pança (c'est

son vrai nom !) ils avaient quitté Barcelone pour un long périple jusqu'à Séville. Le Don Quichotte en question s'appelle en fait Miguel Ramirez et les montures de nos aventuriers n'étaient pas de l'espèce équine,

mais des vélos bien chargés, pour aller jusqu'au bout de cette moderne aventure.

Tout se passa bien la première semaine, un temps idéal, des auberges réconfortantes le soir à l'étape, avec de succulentes victuailles accompagnées de petits vins délectables. Cela manquait même un peu d'imprévus et l'expédition aurait pu glisser vers une certaine monotonie. Tout à coup, un matin, l'aventure s'offrit à eux.

Ils parcouraient une campagne parsemée de moulins à vent, aux ailes immo-



bilisées par le calme plat, sans la moindre brise. Approchant de l'un d'entre eux, ils aperçurent posé sur le sol, un objet métallique de grande taille qui brillait au soleil avec une telle intensité, qu'il était impossible de le fixer plus de quelques secondes, sans être ébloui. Les ailes du moulin semblaient, elles, lancer des éclairs. Intrigués, les deux hommes descendirent de vélo et s'approchèrent avec prudence.

Soudain, alors qu'ils se trouvaient à une quinzaine de mètres, ils distinguèrent des petits êtres vêtus de sortes d'armures, accrochés aux ailes. Les créatures se mirent à lancer des flèches lumineuses. Miguel et Sancho s'arrêtèrent et tentèrent de s'abriter derrière leurs vélos. Sans succès. Ils furent touchés en même temps et sentirent leurs membres se paralyser. Avant de perdre connaissance, ils eurent le temps de distinguer les petits êtres rejoindre l'objet métallique. Un vacarme fracassa l'air, l'engin décolla et fila dans l'azur à une vitesse prodigieuse.

C'est une jeune femme des environs qui les découvrit, dans un état léthargique, un peu plus tard. Elle devint par la suite, la dulcinée de Sancho. Les deux cyclistes avaient-ils un peu trop bu ? Le soleil tapait-il trop fort ? Beaucoup le croient, cependant, certains spécialistes ont pris très au sérieux cette histoire. Ils enquêtent encore sur le lieu du mystère et ont trouvé de nombreux indices corroborant le récit des cyclistes. Ils diffuseront la conclusion de leur enquête très prochainement.



Viva España

par Anne-Cécile



2025, pour moi, c'est l'Espagne. J'ai vendu ma maison, dit au revoir à mes collègues, écrit une longue lettre à mes filles. Donné à mon amie Lina tous mes livres. Cédé ma collection de vinyles à Léo mon voisin ado.

Mon avion a atterri il y a quelques heures à l'aéroport de Madrid et me voilà dans une voiture de location en direction de Tolède, là où m'attend ma nouvelle vie.

Tout est parti d'un soir de novembre. J'allais mal, ma femme m'avait quitté sans préavis et mes deux filles

s'envolaient du nid. Je comatai devant une série Netflix tel un ectoplasme sur son canapé. Soudain, je fus traversé d'une révolte salvatrice. Hors de question de passer Noël comme un vieux con desséché ! Je commençai alors à

explorer une terre inconnue et passablement inquiétante : celle des applis de rencontre. Je n'avais pas vraiment idée de ce que je cherchais : une amante, une amie, une âme sœur ? Pour attirer la gent féminine adepte de bel hidalgo, je décidai de prendre le pseudo de Sancho. Avec un peu de chance, je tomberai sur une femme lettrée, ou tout du moins pas complètement ignare. Mais bon, aujourd'hui, qui lit encore Don Quichotte ?

J'ai swipé, liké, swipé, liké sur mon téléphone... Ça n'en finissait pas et surtout ça ne matchait pas. J'allai définitivement abandonner cette expérience im-



probable quand soudain apparut le graal tinderien : un match enfin ! Et, ô comble du destin, elle portait le doux nom de Dulcinée ! Nous échangeâmes à bâtons rompus une bonne partie de la nuit. Elle aimait l'Espagne, la littérature et les hommes de son âge, un trio gagnant. Ma déception fut d'autant plus grande quand elle m'annonça qu'elle vivait à Tolède depuis une vingtaine d'années. Que de temps perdu, soupirai-je en mon for intérieur. Une relation épistolaire ne comblerait pas ma solitude le 25 décembre. J'abrégeai notre échange sur un prétexte fallacieux et partis me coucher.



Ma nuit fut agitée. Juché sur un âne bleu, j'avançais cahin-caha entre des moulins gigantesques, essayant désespérément de rejoindre une cavalière au visage masqué. De temps en temps, elle se retournait et partait d'un rire tonitruant. Le voyage à dos d'âne me parut interminable et je ne fus pas fâché

de me réveiller pour mettre fin à ce road trip picaresque. Je jetai un œil distrait sur mon téléphone et ne pus retenir un cri de surprise.

Dulcinée m'avait envoyé un message. Ou plutôt une invitation pour la rejoindre à Tolède, illustrée d'un homme monté sur un âne bleu. Vous croyez aux signes du destin ? Moi j'en avais besoin. Alors j'ai tout quitté pour Dulcinée. ¡ España aquí estoy !





El Gordo

par Albert



marche jusqu'à Madrid pour el Gordo.

— Papaaa, maman laisse toujours traîner le dernier « a » quand elle dit papa, el Gordo c'est en décembre. Alors pourquoi tu nous parles de 2025 ?

— Voyons ma fille, c'est évident. Le 22 décembre, nous gagnons El Gordo de Noël, le 31 décembre nous allons bouffer les douze raisins à la Puerta del Sol et le 6 janvier, rebelote nous gagnons el Gordo des Rois, celui du Niño. Il est deux fois moins gros, mais ça suffira. Après, c'est 2025 et nous filons à Saint-Jacques de Compostelle. Car ce n'est pas tout de gagner, il faut être poli. Alors nous irons à pied jusqu'en Galice et le 25 juillet nous ferons donation de nos gains au Saint. Et donc voilà mon cher gendre, tu comprends mieux maintenant. 2025, c'est l'Espagne et tu n'as pas besoin de t'occuper de mes va-

2025, pour moi, c'est l'Espagne !

— Oh, je vous comprends Yoyo, a répondu mon père. Avec toute cette pluie qui tombe depuis neuf mois, nous avons tous envie de soleil. C'est jusque que vous ne trouvez pas que c'est un peu tôt comme décision ? Nous ne sommes que le quatorze juillet et organiser nos vacances pour l'année prochaine est un peu hâtif.

— Toi, qui as pris ma fille et qui es mon gendre, comme d'habitude, tu ne comprends rien. Je pars dès la fin de l'été et je



cances, je m'en charge tout seul. J'aurai quatre-vingt-deux ans et il est temps pour moi de régler les derniers détails.

— Yoyo, reprend mon père indifférent aux insultes de son beau-père, il y a quelque chose que je ne comprends pas : pourquoi dites-vous nous ?

— Parce que je pars avec le petit. »

22 ans, 1m92, 90 kg ; le petit, c'est moi. Yoyo m'appelle ainsi non parce que je suis son petit-fils, mais parce que quand tu rentres dans sa vie à Yoyo, il t'affuble d'un nom, jamais celui de ton baptême et il ne t'en change plus. Moi, il a attendu que je sois « tout défroissé » selon ses dires, soit mes un an si j'en crois maman qui est sa fille pour dire qu'il avait un petit-fils et qui s'appelait « Le Petit ». Note que Papa n'aura jamais cette chance, il est et sera toujours « toi » ou « l'autre » ou « ton imbécile de père ». Bon, là n'est pas la question. Je dois donc accompagner Yoyo pour son roadtrip en Espagne. Naturellement, pour terminer l'été, il m'a collé un pro-

gramme digne de l'agrégation d'espagnol. L'inconvénient d'internet c'est qu'il peut te dénicher la filmographie complète de Buñel ET de Carlos Saura et qu'en plus l'application te dénonce si tu ne regardes pas tout. Bien sûr, après j'enchaîne sur Almodovar. Et puisque mes yeux ne sont pas encore trop rouges, j'ai le droit à l'intégrale de la culture quinqué. Moi qui croyais que les Espagnols sont des gens fiers et taciturnes, je ne vois que des jeunes à blouson en cuir et cheveux mi-longs discuter à tout va. Des vrais moulins à paroles, ces Ibères ! Quand je pense en avoir fini, Yoyo me pose entre les oreilles sa bande son des années 80. Au début, j'ai cru que j'allais me farcir Julio Iglesias et Mecano en boucle. Savez-vous que la scène de hard rock madrilène des années quatre-vingt est d'une incroyable richesse ? J'en suis venu à me demander si Yoyo n'allait pas me sortir un élastique, un briquet, une cuillère, une seringue et une dose d'héro pour être sûr que je rentre bien dans



l'ambiance. Yoyo, c'est ce genre de grand-père complètement incompréhensible pour les autres. En parlant, d'incompréhensible, la question que je me pose c'est pourquoi il veut que je l'accompagne dans son périple espagnol ?

« Comment ça pourquoi je veux partir avec ton fils ? Que l'autre pose la question, rien de surprenant, mais toi qui es la mère de mon petit-fils tu vas comprendre. Le Gordo, ça n'est déjà pas une mince affaire. Alors la doublette Gordo de Noël et Gordo de los Niños, ça demande une veine de tous les diables. Notre petit, c'est un trèfle à quatre feuilles, un fer à cheval, une patte de lapin ! Ton mouflet tu nous l'as donné un vendredi 13, son prénom a sept lettres et des coccinelles volent en permanence autour de lui. Un vrai Midas. Dès qu'il touche un truc, tout l'univers concourt, l'air de rien, à transformer ce truc en or. J'ai besoin de mettre le bon œil de mon côté. Esteban, qui est ton fils, c'est ma baraka.

De toute façon, ce sont des choses qui se font mainte-

nant. Les jeunes aujourd'hui partent à tous les diables. Gavés de vidéos et de mêmes internet, c'est à qui fera le voyage le plus excentrique : traverser la Mongolie, rencontrer les Papous, manger du peyotl avec les Tepehuanes. Les gars s'embarquent avec une grande asperge et les filles avec un petit costaud. En route, ils se dégotent un âne et un cheval. Avec leur air béat et leur figure triste, ils se prennent en photo devant le moindre bouge comme s'ils étaient à l'Escorial puis inondent les réseaux sociaux du premier sourire édenté à la barbe blanche croyant rencontrer le Dalaï-Lama en personne. Le petit, c'est pas une rêverie d'errance qu'il aura, mais un vrai pèlerinage, tout tamponné, à la traditionnelle.

Et disons que ce n'est pas le petit-fils d'un imbécile. Je deviens vieux et les vieux ça devient bête. Alors j'ai besoin de lui pour modérer mon sang chaud et lourd. Je n'ai du pays que mes souvenirs poussiéreux. Il m'aidera à faire le chemin, gagner el Gordo et payer ma dette. »



« Comment ça qu'est-ce qu'El Gordo ? Tu connais beaucoup de pays où 80 % des adultes convoquent la chance le même jour. El Gordo, ce n'est pas une loterie, c'est une fièvre populaire. À 200 € le ticket, ils sont achetés et découpés en 10 parts. Les amis se les partagent, les patrons les offrent à leurs employés, les grands-parents les répartissent entre leurs petits-enfants. Deux, trois, quatre, le nombre de tickets dans ta main mesure ta popularité plus que les likes de n'importe quel réseau social.

— Il y a un truc qui m'échappe dans tout ça. Ton père n'a jamais cultivé ses racines. En cinquante ans, il n'y a pas remis les pieds, sur sa terre natale. Ta mère, andalouse jusqu'au bout des talons, qu'il a mariée ici y retournait chaque année. Lui, jamais. Ni chez elle ni chez lui. Et puis, tu ne t'es jamais demandé pourquoi il est arrivé ici quand tous ses compatriotes rentraient au pays fêter la mort du tyran. El Gordo ? Le pèlerinage ? Le don au Saint ? Pourquoi ? En quoi cela va maintenant chasser les

fantômes qui lui ont fermé la porte de sa maison d'enfance ? ».

« Écoute bien, petit, écoute bien. Demain nous partons alors ce soir je vais te raconter une histoire que personne ne connaît. Ne t'inquiète pas, tu ne resteras pas en appétit. Cette histoire aura une fin et ton rôle est de l'écrire. Écrire ce que je vais te conter et écrire son dénouement.

Comme toutes les histoires, c'est une histoire d'amour, d'injustice et de sang. À dire vrai, ce n'est pas une histoire. C'est une malédiction. Une malédiction qui court depuis cinquante ans. Une malédiction ne se lève que par une ordalie. Dieu donne la chance, l'homme se rachète par l'effort et la main innocente rend la justice. L'histoire commence par cette lettre reçue au début de l'été. Non, aide-moi à ne pas me perdre. Trouve le chemin. L'histoire commence par un prénom : Dulcinée.



Pas sortie de l'auberge

par Mélanie



2025, pour moi, c'est l'Espagne.

Oui, littéralement l'Espagne. Un château en Espagne ? Non. L'auberge espagnole ? Non plus. Sans jeu de mots, sans expression détournée, pour moi, 2025 sera tout simplement l'année de l'Espagne. Pour la première fois depuis près d'une décennie, je retourne sur la péninsule ibérique et j'en suis toute émue. Pourquoi mon cœur en est-il aussi fiévreux que s'il souffrait d'une grippe de là-bas ? Pour le comprendre, il faut remonter le temps de... Attends... Mais de vingt ans !

C'était en 2002. Étudiante en italien, je me barrai de Belle-Beille, de cet Anjou tant tanné, doux, mais démodé, j'empruntai un train transalpin et boum ! Au bout du bout, Verona. La valse de mes pas m'emporta dans la ville des amants, où Roméo chantait jadis la sérénade au célèbre balcon de sa dulcinée. Contrairement à ces deux amoureux, je n'ambitionnais pas de me battre contre des moulins institutionnels. Je ne fuyais pas une famille autoritaire et mon promis m'attendait fidèlement au pays. La passion qui m'animait alors était d'un ordre différent ; elle relevait simplement d'un goût démesuré pour le simple outil linguistique de ce pays. En somme, ce qui me bottait, c'était la Botte et sa langue. L'héritage d'Érasme me permettant d'y passer une année universitaire, j'avais signé sans hésiter. Pendant neuf mois, j'allais donc parler, respirer, déguster de l'italien. Et plus encore.



Je logeais dans une résidence occupée majoritairement par des jeunes de toute l'Europe, qui profitaient du même programme que moi. Nous étions parmi les premiers à en bénéficier et c'est d'ailleurs cet hiver-là que sortit sur les écrans le film que Cédric Klapisch y avait dédié. Je découvris donc en italien cet Appartamento spagnolo et, en multilingue, l'expérience qui s'en inspirait. En effet, si ma vie partageait bien un point commun avec les aventures décrites au cinéma, c'était la pluralité des nationalités qui m'entouraient, avec une dominante résolument hispanique. Nous comptions bien, dans ma colocation, une Espagnole en bonne et due forme : tenues bariolées, caractère volubile et cuisine à l'huile. Nous avions toutes un surnom ; le sien fut Olio dès lors qu'elle nous prépara l'une de ses tortillas plus frites que cuites. Mais tout ce gras n'était que marque de générosité, ingrédient magique de cette convivialité méditerranéenne grâce à laquelle je rencontrai mon Sancho.

Santi, de son vrai nom. Un fidèle compagnon de route et mon plus précieux ami en ces contrées lointaines. Tout droit venu d'Alicante, il comprenait un peu le français tandis que je parlais espagnol comme une vache française. Cela importait peu, car nous nous retrouvions dans la maîtrise de l'italien et, plus encore, dans une affection profonde et candide. Nous étions deux enfants réunis par une aventure humaine, qu'une adoration pour Tolkien avait soudés et qu'un tendre respect réciproque animait. Il était mon Gandalf, j'étais sa Galadrielle. Et l'année s'écoula ainsi sur cette terre au milieu de nos vies, entre quête du monde et fidélité à nos patries où un anneau attendait chacun de nous. Notre communauté de pensée dura des mois, sans bataille et sans heurt. Puis la montagne du destin finit par dissoudre notre alliance en nous rappelant à nos Comtés d'origine. Ainsi, dans la chaleur de juin, nos chemins se séparèrent sur des mots



d'adieux chargés de déclarations silencieuses.

C'était en 2003, les réseaux sociaux n'étaient pas dématérialisés et l'intelligence des téléphones fuyait encore dans les tarifs extra-métropolitains. De toute façon, Santi n'avait qu'un portable italien. Sitôt rentré chez lui, il disparut des radars. Les mails que je lui envoyai par la suite restèrent sans réponse. Par téléphone, il n'était joignable que sur le fixe de ses parents, mais je n'osai jamais franchir la barrière de la langue en l'appelant là. Alors un barrage de plusieurs milliers de kilomètres d'épaisseur se dressa entre nous. Une barricade de deux décades.

Puis début 2012, tout à coup décidée à démolir la digue, tentée par internet, je dégainai dare-dare le trombinobook. Je tins l'attente un certain temps. Enfin, la date aidant — il venait de prendre un an dans les dents et entendait déballer les bons mots des copains — ding ! Une bulle avec sa bouille tinta bientôt dans mon mobile. En un instant, l'étendue de

notre entente d'antan dansa sous mes yeux étourdis. Un dialogue enthousiaste reprit... puis se tut.

D'année en année, le ballet des mots bondissait puis m'abandonnait. Bon an mal an, les antennes de Gandalf le Blanc s'ouvrirent tout bonnement aux apps du moment et la parlotte rebondit. Le temps passant, les motus s'oublièrent et les mots abondèrent. Le barrage s'éboula passablement. Et en 2025, bon sang ! Tiens donc... Au boulot, Erasmus brandit un billet pour une balade au loin. Les bancs que je briguais se pavanaient de-ci de-là, et même là-bas. Bingo ! À bas toutes les digues et go ! Mon palpitant chante : Alicante me voilà !



Don Quichotte - Souvenir

par Maïté



2025, pour moi, c'est l'Espagne

Au moins pour les tapas et le Rioja

Pour le reste, on verra.

*L'Hidalgo de la Manche
Cherche sa dulcinée dans ma
mémoire.
BU de Lettres modernes, 2007,
j'avais 22 ans.*

Je travaillais jour et nuit pour entrer dans l'éducation nationale. Tout ça pour la quitter cinq ans plus tard, fatiguée de me battre contre des moulins à vent.

Il m'en reste un vague souvenir de Don Quichotte sur une montagne poussiéreuse écrasée

de soleil, et de Sancho avec ses saucissons et son bon sens bien terre à terre.

Il reste des rêves, et des images, et des personnages flottant dans cette petite bibliothèque blanche et grise aux étagères de métal et aux lumières trop blanches. Un peu de moi est restée là-bas avec Cervantès, et Sancho, et Don Quichotte.



L'année ibérique

par Fanny



2025, pour moi, c'est l'Espagne. Outre les produits du terroir et tout ce qui est made in Spain, on va proposer une vertigineuse série d'animations. Marlène, vous voyez comment organiser des ateliers de flamenco et de castagnettes pour nos clientes avec carte de fidélité Premium A+. Euh non, les castagnettes, ça risque de mal passer, on va dire plutôt guitare ? Euh... Non... Si... enfin pas trop gitane la guitare, n'est-ce pas, ce n'est pas trop le style de la maison. Encore que, je suis sûre que certaines de nos fidèles fidèles ne trouveraient rien

à redire à se laisser un peu aller. Pascal, vous vous occupez des grossistes, vous me trouvez tout ce qui mettra en valeur les stylistes espagnols. Et pas que Igualito-Igualito, hein, je veux du recherché, de la niche... euh... non... si... du recherché toutes gammes, il faut donner l'impression qu'on est accessible à tous les portemonnaies. Même si avec les prix qu'on pratique, ce n'est bien entendu pas le cas. Ciblez aussi les jeunes, dans la vingtaine, bonnes familles, qui aiment les trucs originaux. Bon Colin, je veux un truc grandiose avec un battage médiatique sans précédent. Du jaune et du rouge partout. Au rayon vaisselle, comme à la maroquinerie et à la lingerie. En janvier, ça mettra de la lumière et de la joie dans le brouillard de la rue. Faites dans le décalé, le déjanté, jouez la provocation, soyez des ma-



tadors, des picadors, titillez le client, faites-le réagir, frisez le ridicule si besoin.»

Et blablabla et blablabla et blablabla...

Marie-Mirlène Duchesoy, ci-devant nouvelle directrice de GEM, acronyme des Galeries Elysée Merveilles, créoles gigantesques aux oreilles, bracelets tintinnabulants, continue de jeter une litanie d'ordres et contrordres, tout en agitant son éventail jaune et rouge malgré la climatisation de son bureau qui, en cette fin septembre 2023, maintient la température aux 19° « réglementaires » alors qu'il fait 30° dehors. Un record d'ailleurs, commenté par Monsieur Météo»

C'est Dulcinea qui va être contente se dit Colin. Elle déteste tout ce qui lui rappelle ses origines ibériques (son père s'est échappé d'un camp de concentration franquiste en 1960 et a subi des tortures qui l'ont rendu invalide). Elle va devoir se coltiner toute la campagne de communication du maga-

sin. Elle risque cette fois-ci de vraiment démissionner. Ou demander sa retraite anticipée. Colin sait que ça peut arriver à tout moment. À chaque fois que quelque chose la contrarie, elle annonce qu'elle va déposer son préavis. Jusqu'à présent, il s'agissait de petites choses. Mais là, l'Espagne sera à toutes les sauces pendant de longs mois. Elle est très éruptive Dulcinea qui veut qu'on l'appelle Douce, ce qui ne colle pas trop à son caractère mais tout le monde obtempère tant ses colères sont homériques.

Quand il lui annonce la nouvelle, comme il fallait s'y attendre la douce sexagénaire part en fusion dans un fulminement de naseaux digne d'un taureau malmené dans une corrida.

«2025 année ibérique ? Elle se fout de qui la Mirlène ? Et pourquoi pas érotique tant qu'on y est.

– Non, érotique, on a déjà donné c'était en 69.

– Tu te fiches de moi, t'étais même pas né.»



Le 11 janvier 2025, France Madame commet un article au titre ravageur « Qu'est devenue l'année 2025, Pour moi c'est l'Espagne, chez GEM ? Fiasco ou Exito ? Et l'article de détailler les avanes de l'organisation, une communication qui a laissé à désirer, les slogans ridicules comme « Chez Gem, l'année espagnole, c'est bien mieux qu'un coup de gnole » ou encore « L'Espagne, c'est aussi doux que la campagne ».

Colin repose le journal et jette un regard malheureux à son équipe amputée de Dulcinéa, partie en claquant la porte après une proposition de slogan décalé « Chez GEM avec l'année espagnole, on va danser la carmagnole », mantra refusé avec fracas par une directrice ulcérée après la défection de certains créateurs et l'impossibilité de son équipe de donner corps aux idées qu'elle avait au rythme d'une par minute.

À cause de problèmes avec la maison-mère mais aussi personnels, Marie-Mirlène a réduit l'année espagnole à une semaine

« coup de cœur » du 13 au 20 janvier 2025 avec une démonstration-dégustation de paëlla le 17 au soir.

Pernilla, CDD sur le départ (après la semaine coup de cœur), soupire.

– C'est un vrai moulin cette bonne femme, un coup dans un sens, un coup dans l'autre, toujours dans le sens du vent. Colin, toi qui es dans le saint des saints, tu peux me dire ce qu'il lui a pris d'organiser ce truc à la Quichotte ?

– Oh c'est juste qu'en 2023, elle a passé ses vacances en Espagne, avec son amant du moment, un jeune matador au sang chaud.